

Les balais

Ludovic respira un grand coup. *Allez un peu de courage, c'est juste pour qu'elle reste un peu plus longtemps.* Il saisit la caisse en plastique sur l'étagère de l'entrée et se dirigea vers la chambre de sa mère. La boîte contenait le matériel fabriqué sur les conseils des médecins, des années auparavant : plusieurs dizaines de chutes de tissus découpées dans de vieux vêtements. Il dut s'y reprendre à trois fois pour soulever la boîte car ses rhumatismes le faisaient atrocement souffrir. Arrivé devant la porte de la chambre, il toqua cinq fois. Puis il pénétra dans la petite pièce surchauffée surchauffée.

– Ah enfin te voilà ! Je ne t'attendais plus mon fils, fit la voix glacée de sa mère lorsqu'il ouvrit.

Francine, sa mère, gisait, allongée sur le vieux lit face à la cheminée. En le voyant entrer, elle se redressa de façon à s'asseoir sur le matelas et tira la couverture en laine beige sur ses jambes. Ludovic déposa la caisse au sol et tira une chaise à côté du lit pour s'asseoir.

– Alors mon fils, comment ça va aujourd'hui ? dit-elle en tournant la tête vers lui.

Sa peau diaphane contrastait avec ses cheveux noirs comme la nuit. Il la fixa un instant dans les yeux mais les détourna rapidement. Depuis le jour du diagnostic, il évitait de plonger son regard dans le sien. Il ouvrit la caisse posée sur le sol pour commencer l'activité qu'il avait prévue, comme tous les après-midi, depuis dix ans.

– Bien maman, bien. Je t'avais parlé de la médiation ...

– Ohlala ces grandes mains, coupa-t-elle.

Elle s'empara de la main droite de Ludovic pour la regarder. Comme à chaque fois qu'elle le touchait, il ressentit un vague malaise en lui, comme une lame d'eau froide au creux de son ventre. Comme tous les jours, sa mère était très tactile. Comme tous les jours, il sentait la même vague de froid glacer ses entrailles malgré le feu ronflant dans l'âtre.

– Comme mon Philippe.

Ludovic eut un sourire amer en pensant à son père, mort quand il n'était lui-même qu'un adolescent. Sans montrer son trouble, il ouvrit la boîte de la main gauche. Puis il saisit quelques tissus colorés qu'il éparpilla sur la couverture. Sa mère ne sembla même pas le remarquer et conserva son attention sur son fils.

– Il me faisait toujours rire lui. Tu te souviens quand il avait ...

– ... cassé une tasse lors de la tempête en 99.

Sa mère se mit à rire. *Toujours les mêmes histoires, c'est toujours pareil.*

– Il était à moitié aveugle d'un oeil alors avec la coupure d'électricité il y voyait que dalle, reprit-elle.

Son regard se perdit dans le vide. Ludovic s'empara d'un morceau de tissu sur la couverture et l'agita devant le nez de sa mère.

– Allez tiens, prends celui-ci m'man. Et aide-moi à le plier s'il te plaît.

– Merci mon fils, tu veux que je le plie, c'est ça ?

Il hocha la tête. D'après ce que les médecins, plier des tissus multicolores présentait un aspect thérapeutique. Cela aidait aussi la famille à se retrouver dans ce genre de moments. Ludovic avait été surpris en voyant les effets sur sa propre mémoire et la résurgence de souvenirs qu'il pensait perdus, alors qu'il n'était même pas malade.

Il se mit à plier une chamoisine jaune. Sa mère l'imita avec un voile bleuté translucide. Plus que l'activité en elle-même, c'était le fait de pouvoir se retrouver avec sa maman, comme quand il était petit et qu'elle jouait aux Legos avec lui qui lui faisait tant plaisir. Il plia le tissu en quatre en suivant les bords, appuyé au montant du lit.

Il jeta un oeil à ce que faisait sa mère. Le voile bleuté en matière souple résistait à toute tentative de pliage et reprenait sa forme dès qu'on le lâchait, si bien que Francine repassait constamment le doigt sur l'arête récalcitrante. Ludovic abandonna son propre travail et la regarda faire pendant plus d'une minute. Il allait ouvrir la bouche pour lui proposer de changer d'étoffe, mais elle brisa le silence la première.

– C'est tout liquide ce tissu, et c'est bleu-vert, comme l'eau du ruisseau à côté de la maison, là où on allait ramasser les balais, vers fin septembre, quand tu étais petit. Tu te rappelles hein ?

Des années plus tôt, ils ramassaient les "balais", ces genêts, jaunes et odorants qui poussaient dans les prés avoisinant. Ils les coupaient et les déposaient ensuite dans des biches en terre, aux quatre coins de la maison. L'odeur entêtante persistait des jours durant et embaumait chacune des pièces. Ludovic sourit à ce souvenir, oublié depuis si longtemps. Il arrêta de plier et fixa le mur, son esprit perdu dans ce magma mémoriel.

– On devrait y retourner un de ces jours mon chat, dit Francine.

Elle lançait souvent des idées lors de ces séances, elle élaborait des projets à la mention du moindre souvenir encore vaguement en l'état dans sa mémoire. Les plus improbables reliques gisaient là, enfouies, recouvertes des cendres du passé qu'une simple activité à deux suffisait parfois à ôter.

Allez, fais-lui plaisir. Il hocha la tête.

– Oui, on pourrait y aller la semaine prochaine si tu veux, dit-il.

Elle hésita un instant et détourna les yeux puis reporta son regard dans le sien et hocha la tête en souriant. Sur le visage de sa mère, Ludovic reconnut la même expression qu'on réservait aux enfants lorsque leur chat se faisait renverser et qu'ils demandaient "Il va s'en sortir maman ?".

Il tressaillit. *Merde, elle sait.* Il se sentit tout à coup aussi froid que le marbre posé au sol mais se détourna du lit pour ne rien laisser paraître. Elle ne sembla pas le remarquer.

– On mange bientôt mon chéri ? demanda-t-elle en déposant le morceau de tissu sur ses genoux.

Il soupira de soulagement. *Non, c'est bon.*

– Non maman, il est quinze heures, on a déjà mangé tout à l'heure, tu te souviens pas ?

Une concentration intense, inhabituelle se peignit sur son visage diaphane. Ludovic décida de la prendre de vitesse pour éviter l'irritation, la colère, et enfin les pleurs, inévitables. Plusieurs explications lui venaient en tête pour expliquer la situation.

– Ah oui, j'ai la mémoire courte, fit-elle sans qu'il eût besoin de rajouter quoi que ce soit.

Il se figea, surpris de la réponse de sa mère. Deux fois qu'elle ne le contredisait pas dans la même journée, malgré ses mensonges éhontés. La veille, et l'avant-veille, elle lui avait fait remarquer ses incohérences et il était parti en pleurnichant.

– Et toi, ça te fait penser à quoi ce morceau de tissu, mon Ludochat ?

Son coeur se mit à cogner à ses tempes. Une initiative ? La première depuis des années. Il jeta un oeil à son morceau de tissu. De la feutrine rose, très douce au toucher : c'était la poche d'un ancien manteau de sa mère.

– Euh, une veste, dit-il.

– Laquelle ?

Il hésita un instant.

– La doudoune rose. Celle que tu portais toujours quand on partait en balade dans le pré pour ramasser des balais. Puis on cueillait aussi des dent-de-lion avec un petit couteau pour les donner à manger aux lapins. Quand j'en avais marre, on s'asseyait et je me blotissais sous la doudoune parce qu'il faisait froid.

Ludovic leva la tête, un peu gêné d'avoir tant parlé. Sa mère le regarda, l'air inquiet.

– Qu'est-ce qu'il y a mon Ludo ? Tu peux me le dire mon chéri ?

– Rien, rien. Je vais faire du thé, je reviens m'man.

Sans attendre de réponse, il déposa le morceau de feutrine sur le lit. Puis il se dirigea vers la cuisine et mit l'eau à bouillir. Il frappa le mur pour calmer son énervement. S'il continuait ses bêtises, elle finirait par comprendre et... s'en aller définitivement.

*

Il revint un quart d'heure plus tard avec une tasse de thé à la main, la sienne. Assise sur le lit, sa mère fixait le feu. Elle ne sembla pas s'étonner de l'absence d'une deuxième tasse pour elle. Le sourire aux lèvres, Ludovic recommença à plier le tissu rose. Sa mère resta immobile. Au bout de quelques minutes, il brisa le silence.

– Tu ne plies pas ton morceau de tissu m'man ?

Alors, elle se retourna vers lui avec ce regard gentil qu'elle ne lui avait pas montré depuis plus depuis plus d'une décennie.

– Non.

Une intense frustration l'envahit.

– Pourquoi m'man ?

Elle poussa un long soupir chargé de longues années de tristesse.

– Combien de temps Ludo ?

Désespéré, il se rendit compte qu'il était incapable de trouver quelque chose d'intéressant à répondre.

– Je sais pas m'man...

Sa phrase resta suspendue dans les airs.

– Combien de temps Ludo ?

– Combien de temps que quoi ?

– Combien de temps que tu viens me voir, ici, dans cette chambre ?

Il compta sur ses doigts.

– Avec l'annonce de la maladie, ça fait... onze ans.

Elle lui laissa savourer quelques secondes de silence, avant de prononcer les mots irréparables, inexorables, tant redoutés.

– Et combien de temps que je suis morte mon petit chéri ?

Les yeux rivés au sol, Ludovic se sentit rougir de honte, de chagrin aussi, et le corps secoué par les sanglots, il réussit finalement à articuler :

– Dix ans...

Alzheimer l'avait emportée depuis si longtemps. Mais elle lui offrait ces visites, tous les après-midi depuis dix ans, racontant patiemment ces mêmes histoires, jouant ce même théâtre où elle faisait semblant d'être en vie.

Ludovic hoqueta pendant quelques instants avant de reporter son regard sur sa mère. Il remarqua à quel point sa silhouette devenait transparente maintenant qu'il cessait de se mentir à lui-même, maintenant qu'il commençait à reprendre conscience qu'elle ne vivait plus depuis tellement, tellement longtemps.

– Tu sais mon Ludo, tu devrais pas garder ce morceau de feutrine.

Il s'aperçut qu'il serrait fort le morceau de feutrine rose entre ses doigts. Il le déposa sur ses genoux et pencha la tête dessus.

– Tu sais quand j'étais petit et que tu me l'avais donné, tu m'avais dit "Garde-le bien près de toi, garde-le près de ton coeur, comme ça je partirai jamais". Je peux pas m'en séparer m'man.

Il se força à croiser le regard de sa mère. Elle le fixait tendrement de ses yeux gris. Ludovic renifla. Sur ses genoux, le tissu s'assombrissait de gouttes sombres.

– Je veux pas que tu partes... C'est pas possible.

Il resserra sa prise sur le morceau de tissu. Elle tenta de s'approcher de lui, mais cette fois-ci, ses membres le traversèrent sans le toucher, comme un courant d'air. *Maintenant qu'elle sait, elle pourra même plus me prendre la main.*

– Tu te souviens de la tasse en cristal que tu m'avais offerte pour la fête des mères ? dit-elle. Tu étais tout fier d'avoir comploté ça avec ton père parce que tu voulais me faire plaisir. Mais tu avais aussi très envie de t'en servir de cette jolie tasse, mon chat. Le lendemain, en revenant du travail, je te trouvais à pleurer sur les marches de l'escalier, avec des morceaux de cristal brisé devant toi. En voulant te préparer un chocolat, tu l'avais fracassée en mille morceaux. Tu m'as demandé mille fois pardon de t'avoir désobéi. Tu te souviens ce que je t'ai répondu mon Ludo ?

Incapable de parler, il secoua la tête.

– "Grandir, c'est désobéir". Et j'étais pas fâchée. Après je t'ai séché tes larmes, on a nettoyé les morceaux de la tasse, on a préparé des crêpes et c'était fini. Et tu m'as plus jamais rien cassé.

Il la regarda, indécis quant au sens qu'il devait apporter à ses paroles. Elle reprit.

– Ce que je veux dire mon chéri, c'est que parfois dans la vie tu dois désobéir pour avancer.

Elle approcha de la poitrine de Ludovic, à l'emplacement du coeur, si proche et pourtant si lointain et elle continua.

– C'est à lui que tu dois désobéir mon chéri.

Calmé, il ferma les yeux et se souvint de cette après-midi et de toutes les après-midi avec sa mère, ces si beaux moments qu'ils avaient pu arracher à la vie avant qu'elle les arrache l'un à l'autre. Il réfléchit quelques instants et repensa à toutes ces années à venir la voir ici et à tout ce temps qu'il avait perdu, prisonnier de ses souvenirs et de son coeur abîmé.

Il expira, et rouvrit les paupières. Puis il regarda une dernière fois le sourire de sa maman pour l'emporter avec lui.

Le morceau d'étoffe toujours à la main, il se leva et se posa face à la cheminée, dos tourné au lit. Il fixa quelques instants le tissu, puis au bout de nombreux soupirs, il ouvrit la cheminée et le jeta à l'intérieur.

Le feu le consuma sans bruit, comme la mer efface une inscription sur le sable. Ludovic se retourna. Sur le lit, il ne restait qu'une couverture pliée et quelques étoffes de couleurs.

Dans un instant de lucidité, Ludovic se força à ramasser l'intégralité des morceaux de tissu et les jeta également dans l'âtre comme le morceau de feutrine rose. Son coeur se serra légèrement en les voyant grésiller puis se ratatiner. Ludovic rappela à lui l'odeur entêtante des balais et le souvenir de ces après-midi de septembre.

L'étreinte sur sa poitrine se desserra. Il poussa un soupir, heureux que son coeur ne lui en veuille pas trop d'avoir désobéi.

12.615 caractères (espaces compris)